

*Ça raconte Sarah*¹ : « ça raconte ça² » de Pauline Delabroy-Allard

Ça raconte Sarah relate l'histoire d'une passion amoureuse entre deux femmes : Sarah et la narratrice - passion fulgurante, brûlante, déchirante, dévorante, exacerbée mais aussi destructrice.

Stipulons que l'auteure débute son roman de façon telle que le lecteur ne comprend pas immédiatement qu'il s'agit de deux femmes.

Ça raconte Sarah, faux titre miroir, faux titre palindrome mais véritable titre en boucle qui encercle la narratrice et qui signale d'ores et déjà l'importance et l'omniprésence de Sarah. En effet, ce prénom est cité, dans le titre, deux fois de façon différente : à la fin du titre explicitement et implicitement avec le début du titre - ça/ ra/.

Si ce prénom est mentionné deux fois dans l'intitulé, et largement usité au cours de la narration, on ne connaîtra jamais l'identité de la narratrice. Ce qui est une façon pour l'auteure de signaler l'importance de Sarah. La narratrice détient les fils du récit tandis que Sarah déroule le fil de l'amour. C'est d'ailleurs elle qui déclare son amour à la narratrice.

Ce récit se découpe en deux parties dont les chapitres sont de longueurs variables. Dans la première partie où il est question de la passion entre les deux femmes, les chapitres peuvent être très brefs : une simple phrase, quelques lignes voire un paragraphe sans jamais toutefois excéder quelques pages. Ce qui a pour effet de donner à la narration comme à la passion elle-même un rythme effréné, un rythme qu'aucun des personnages n'arrive à contrôler.

Ça raconte Sarah n'est pas simplement le récit d'une passion. Ce roman s'inscrit dans une histoire culturelle, intellectuelle et intertextuelle particulière. En effet, il est publié aux éditions de Minuit : celles-là même qui ont édité les auteurs du Nouveau Roman comme Claude Simon, Alain Robbe-Grillet et Marguerite Duras laquelle est citée de différentes manières. Ce roman se situe donc dans cette lignée et l'on pourrait le qualifier de « post-nouveau roman ». On en trouve des stigmates durassiens d'ailleurs.

Marguerite Duras apparaît de façon indirecte avec la mention d'*India Song* (film de 1975 réalisé par M.D.). La chanson, tirée du film, est chantée par Jeanne Moreau : « J'écoute, ce printemps-là, un seul morceau qui ne soit pas du quatuor à cordes, *India Song* que chante Jeanne Moreau³. » Dans le film, Anne-Marie Stretter rencontre l'Ambassadeur de France au cours d'une cérémonie. Ce qui n'est pas sans rappeler la rencontre entre Sarah et la narratrice.

L'auteure de *L'amant* est encore citée indirectement lorsque la protagoniste apprend par *Libé* la mort de Yann Andréa⁴ (le compagnon de M.D.) ; ou bien, lorsque la narratrice offre à Sarah un exemplaire d'*Hiroshima mon amour*⁵ qui raconte une histoire d'amour entre un japonais et

¹ Paris, Les Éditions de Minuit, 2018.

² Expression souvent utilisée par l'auteure.

³ P. 45.

⁴ P. 57.

⁵ Le scénario a été écrit par Marguerite Duras et le film a été réalisé par A. Resnais en 1959. Le livre a été édité en 1960. Cité p. 76. Pauline Delabroy-Allard mentionne elle-même ces explications et cite des paroles de Duras p. 80-81.

une jeune actrice française. Ou encore, Duras est mentionnée par le biais d'une affiche *Duras Song* (p. 81).

Certains effets de style rappellent également ceux de M. Duras. Ainsi, par exemple : « Dans cette nouvelle vie que je mène à côté de la sienne, il y a des gares et des trains, mais pas pour moi, jamais. **Ça raconte ça.** » (p.59). Ou bien : « Ça raconte ça, ça raconte Sarah l'inconnue⁶ ».

En dépit de ces tournures durassiennes, « ça raconte ça » annonce peut-être la rupture entre les deux femmes ou bien la maladie de Sarah dans la mesure où son prénom est altéré.

Cette passion amoureuse est placée sous le signe des différentes variations des formes de l'amour comme de la passion. Elle est également placée sous le signe de l'écriture, des différents signes et signaux qui n'en soulignent que mieux son aspect fictif ou fictionnel comme ils prédisent la fin de cette passion amoureuse. Cette narration est surdéterminée par d'autres films (ceux de Truffaut et de sa trilogie mentionnée p.78), par d'autres fictions : Hervé Guibert (et ses histoires gays) dont le nom est seul cité, la pièce de Shakespeare *Le songe d'une nuit d'été* (vers 1600) qui raconte une histoire d'amour contrariée entre deux couples.

Il serait aussi intéressant d'étudier le rythme de ce roman d'un point de vue musical. En effet, si la narratrice est professeure de lettres, Sarah est violoncelliste. Ce qui motive ces insertions tant musicales que littéraires. Sont cités, par exemple, Vivaldi et ses *Quatre Saisons*⁷ ou Beethoven et son quatuor à cordes n°13⁸.

De cette passion entre ces deux femmes, l'on peut dire que la narratrice la subit peut-être plus qu'elle ne la vit. En effet, celle qui part, qui voyage à travers le monde c'est Sarah. Celle qui lui déclare son amour c'est Sarah tandis que la narratrice court derrière elle - ce fait est évoqué dans le roman - comme elle lui court après. Celle qui mettra fin à leur relation ce sera encore Sarah. Elle domine dans tous les sens du terme le récit.

La « latence » dont la narratrice s'interroge sur son sens exact (p. 16-17) place sous un angle particulier leur passion. D'après elle, sa vie est mise entre parenthèse jusqu'à sa rencontre avec Sarah qui définit ainsi ce terme : « 'C'est le temps qu'il y a entre deux grands moments importants.' » (p.25). Une définition médicale nous en sera donnée dans la deuxième partie du livre (p. 98).

La seconde partie du roman concerne la narratrice qui décide de laisser Sarah. Elle se retrouve à Trieste où elle vit une période de latence : celle de la dépression, du repli sur soi et de sa décision à rompre tout contact social. Elle écrit à Sarah des cartes qu'elle n'envoie pas, elle jette son portable, elle ne réagit pas lorsqu'on lui vole ses papiers et sa carte de crédit. Ce qui la conduit elle-même à voler. On assiste donc lentement à sa déchéance. On quitte un rythme effréné et riche culturellement et intellectuellement pour un rythme lent mais aussi pauvre à tout point de vue. On peut à cet égard se demander si cela est réellement voulu par Pauline Delabroy-Allard pour souligner davantage l'appauvrissement et la névrose de son personnage.

Quoi qu'il en soit, dans cette partie est mentionnée Schubert et La Jeune Fille et la Mort (p.186), à cet égard, on peut se demander si la jeune femme cherche, elle aussi, à apprivoiser la mort et

⁶ P. 65, début du chapitre 54.

⁷ P. 72-73.

⁸ P. 63.

à se laisser mourir. Le roman se termine sur l'écoute des battements du cœur par la narratrice. De battre son cœur va-t-il s'arrêter ? Le lecteur est en droit de se le demander.

Corinne Loreaux-Kubler